

L'histoire des Spiritains de Bordeaux (1847-2015)

La conférence présentée par P. Gabriel Vuittenez CSSp
le 2 février 2019 (Paris, 30 rue Lhomond)

La maison spiritaine de Bordeaux aurait eu 170 ans cette année ; elle se plaçait en deuxième position dans la liste des communautés de la Congrégation les plus anciennes, encore en activité au début du 21^e siècle, la seule à avoir été achetée du vivant du Père Libermann. A ce titre, elle mérite qu'on s'y arrête un moment, même si dès le départ cette communauté a été sujette à caution : Bordeaux en 1840 a la triste renommée d'avoir bâti sa fortune sur le commerce des esclaves... et on peut aisément comprendre la réticence d'un certain nombre de personnes à faire de ce lieu un peu sulfureux un passage important de l'histoire de la Congrégation.

Quand le 6 août 2015, cette propriété a été vendue à Monsieur Battistela, cela faisait 166 ans que les Spiritains l'occupaient. Alors plus qu'une histoire, c'est le témoignage d'une communauté que je voudrais vous livrer ce matin, à travers la vie d'un lieu qui a accueilli pendant un siècle et demi la plupart de nos ancêtres, français ou étrangers, en partance ou au retour de l'Afrique, des Antilles, d'Amérique du sud et du nord, escale privilégiée pour beaucoup de personnes sur la route de Lourdes.

Mon propos se présentera en trois parties :

- 1. La naissance de la communauté**
- 2. La procure de Bordeaux**
- 3. Le déclin inéluctable.**

En fin de parcours, nous essaierons de comprendre comment une communauté aussi solidement insérée dans la vie du diocèse que Bordeaux, a disparu dans une, quasi indifférence de tous. Peut-être cela nous donnera-t-il quelques indications sur la survie de nos communautés aujourd'hui. Cette dernière partie étant d'ordre plus subjectif.

1. LA COMMUNAUTE DU 64, RUE PERMENTADE

Bordeaux, ville opulente s'il en est, s'est vite proposée comme le site idéal d'embarquement pour les missionnaires en route pour l'Afrique et les Antilles. Et c'est pourquoi, les premiers envois du P. Libermann en 1843, amènera les spiritains à entrer un contact avec un certain Mr Germainville, Toulousain émigré à Bordeaux, et qui, à la suite d'une guérison qu'il juge miraculeuse, a décidé de donner sa vie à un certain nombre d'œuvres caritatives et pédagogiques dans la ville de Bordeaux : rassemblement des mères de famille, des soldats, des enfants pauvres (préparation à la communion). Son action est fort prisée de Mgr DONNET, le cardinal de l'époque, et des paroisses qui ne manquent pas de lui apporter leur soutien. Dès la première rencontre avec les Messieurs du St Cœur de Marie, le contact s'est établi sur des bases apostoliques certaines : les disciples de Libermann n'avaient pas un charisme tellement différent de celui de Mr Germainville : les missionnaires en partance logeaient chez lui, et lui donnaient à l'occasion, un coup de main. Et c'est pourquoi M. Germainville a très vite sollicité du P. Libermann quelques prêtres (conscient de ses limites

dans l'organisation de son œuvre de formation chrétienne) : en effet, le P. Ducorneau, son prêtre accompagnateur, avait décidé de quitter le clergé séculier pour s'engager chez les Maristes. Les choses ont traîné, jusqu'en 1847, date à laquelle Mr Germainville décida de monter à Amiens pour y rencontrer le vénérable Père, qui désigna trois membres de sa communauté : le P. Clair, Boulanger, et le frère Thomas. Et Mr Germainville redescendit à Bordeaux en compagnie du P. Boulanger et du Frère Thomas, ce qu'il considéra comme un miracle « sans que ses finances souffrissent de ce surcôt imprévu. »

C'est donc en août 1847 que les Messieurs du St Cœur de Marie commencèrent leur implantation dans la ville, accueillis avec chaleur par Mgr DONNET, qui déroula le tapis rouge pour ces nouveaux arrivants et ne leur ménagea pas ses faveurs. Ils s'installèrent chez Mr Germainville, rue Neuve. Mais la rotation des confrères n'excédant pas quelques mois, rien de très suivi ne fut entrepris. La succession des personnes à un rythme rapide ne le permettait pas, cela en partie dû à la fusion qui venait d'avoir lieu avec les Spiritains, et qui avaient remis en question la priorité de ce nouveau groupe. Il fut même décidé de fermer cette communauté naissante dès fin 1848, mais lorsque le P. Lurcet, successeur du P. Clair en eut averti le cardinal ; celui-ci fit part de son « grand déplaisir » de voir disparaître de Bordeaux cette implantation. Un mot du Cardinal porté rapidement à Libermann lui fit surseoir de la décision. Bordeaux continua donc, et comme la maison s'avérait trop étroite pour la communauté et les œuvres, on se mit à la recherche d'une maison plus convenable : elle fut trouvée début 49, et son propriétaire Mr Ramade, accepta de louer après quelques réparations « cette maison en état de délabrement avancé », pour 100 F par mois. La communauté s'y installa et « à la Pentecôte 1849, on commença dans la chapelle provisoire, une prière qui n'a jamais cessé depuis ce jour-là ».

Pendant toute l'année 49, on entreprit de consolider, aménager la maison par des salles de réunion, d'y déménager un certain nombre d'ustensiles de la Rue Neuve, de s'équiper en matériel liturgique. On mangeait dans un restaurant proche, « apprécié surtout pour le bouillon »...

En fin avril 1850, arriva le P. Jérôme Gravières, Auvergnat au caractère bien trempé, qui avait fait profession le 25 mars 1846 : il avait passé quelques temps comme préfet apostolique en Guinée, pas très partisan de la fusion avec les Spiritains, et qui, nommé à Bordeaux, va rester 36 ans le supérieur de cette maison. Il est celui qui va donner à la communauté son enracinement définitif, qui va en quelque sorte édifier cette fondation.

Il va en particulier trouver des lieux de ministère pour les pères, en plus de la poursuite des œuvres inaugurées par M. Germainville. La paroisse du Tondu, l'institut de sourds muets, et surtout une permanence de confessions qui fut très appréciée par le clergé diocésain qui savait pouvoir trouver là des remplaçants efficaces et disponibles. Le P. Gravières se réservait l'école du Sacré Cœur de Caudéran, qui lui rapportait 1000 F par an : il s'entendait très bien avec la directrice et était apprécié des élèves.

En 1853, à nouveau, la décision fut prise par le Conseil Général de fermer Bordeaux. Cette maison louée coûte de l'argent, et les besoins de personnels en Martinique, Guadeloupe, pour le collège de Ploërmel, font que les communautés telle que celle de Bordeaux paraissent trop fragiles. Porteur de l'ordre de fermeture et rentré à Bordeaux pour y chercher ses bagages le P. Gravières est retardé dans son voyage de retour, n'arrivant que le soir, alors qu'il pensait annoncer la chose à la grand-messe du matin... Mis au courant tardivement, les gens vont remuer ciel et terre pour qu'on maintienne la communauté. Avec l'aumônier des Carmélites

toute proches, le Père RUFFE ira jusqu'à télégraphier à Paris pour annoncer que la maison rue Permentade était achetée. Il n'en était rien, mais par peur d'être déconsidéré à Paris pour malversation, la communauté va se démener pour qu'en quelques semaines, on trouve l'argent nécessaire pour cet achat. Grâce à une souscription habilement orchestrée, l'achat put avoir lieu pour 20 000 F, le 1 mars 1854, et la communauté put continuer d'exister et d'étendre son emprise dans le diocèse et dans la ville. Profitant de ce courant favorable, la décision fut prise d'adjoindre à la propriété un immeuble de 2 étages attenant, Rue Gratiolet, à vendre, afin d'y construire une chapelle plus appropriée au ministère de la communauté. L'affaire fut rondement menée, et le 3 novembre 1855, l'immeuble fut acquis. Sur la lancée et toujours dans cette même dynamique de souscription, soutenue par le cardinal, on démolit les immeubles et on entreprit la construction de la chapelle en un temps record : le 8 décembre 1857, Mgr Donnet venait bénir la chapelle inachevée mais ouverte au culte et dédiée au St Cœur de Marie. Pendant de longues années encore, la chapelle fut sans arrêt en chantier, pour des ajouts d'autels, de statue, d'orgue : l'autel à Ste Anne fut particulièrement fastueux, l'œuvre des Mères de famille en ayant fait leur lieu de rassemblement.

Une petite anecdote qui aurait pu tourner au drame et qui met en exergue un trait de caractère du P. Gravières. Pendant la construction de la chapelle, Le P. Gravières eut l'idée d'édifier sur le toit une terrasse, de manière à prendre le frais les soirs d'été. Mais cette terrasse était en prise directe sur le jardin des carmélites voisines. Faisant valoir son droit de propriétaire le Père Supérieur ne voulut rien entendre, si bien que l'affaire fut portée devant le cardinal, attisée par un certain nombre de prêtres de la ville qui voyaient d'un mauvais œil le succès grandissant de la communauté. Il ne fallut pas moins que la menace d'interdit pour que le projet de terrasse fût abandonné.

Cette décade particulièrement active permit à la communauté de remplir sa vocation, entrevue dès le départ : celle d'une procure au service des missionnaires partant ou rentrant de mission. Et c'est ce qui se passa pendant les 30 années suivantes : des personnalités spiritaines y firent de nombreux séjours : Le P. Duparquet, le P. puis Mgr Augouard (qui eut longtemps une dent contre la communauté, parce que rentrant tardivement d'une réunion en ville, il avait attendu longtemps qu'on lui ouvrit la porte : s'étant trompé de portes...) Kobès, Rimbaud, Le Roy. En général ces visites étaient appréciées de part et d'autres, ouvrant la communauté aux problèmes rencontrés par les missionnaires au travail en Afrique, parfois accompagnés d'un « négriillon », à leur retour en congé, et permettant aux Pères fatigués, très fréquemment, d'être accueillis pour quelques temps. De nombreux missionnaires d'autres congrégations faisaient des séjours, profitant de la capacité d'accueil de la communauté, bien pratique pour s'occuper des formalités d'embarquement ou de douanes. Un frère était occupé à temps plein à cet accueil, demandant beaucoup de disponibilité, étant donné l'irrégularité et le retard des bateaux, obligeant parfois des missionnaires à séjourner plusieurs semaines à la communauté. Le pèlerinage de Verdélais, en juillet chaque année, restait le point d'orgue de l'animation pastorale (Groupe des Mères de famille).

Sous la férule du P. Gravières, supérieur-économe plutôt autocrate et personnel, soutenu par le supérieur général le P. Schwindenhammer, qui ne fit jamais le voyage de Bordeaux, faisant entièrement confiance au membre de son conseil et prenant comme argent comptant tout ce que celui-ci lui rapportait, la maison acquit une assise solide mais la vie communautaire n'était pas des plus chaleureuses. A sa mort le 19 février 1886, le journal de communauté est d'un laconisme frisant le désintérêt « le P. supérieur est mort d'une angine de poitrine à 7h15

du matin muni du st viatique », rapport qui contraste avec le décès d'autres confrères beaucoup plus chaleureux et développé. Par contre, dans le diocèse les éloges sont unanimes : « ...peu de prêtres ont fait, à Bordeaux, autant de bien que le P. GRAVIERES, et ce bien porte un cachet particulier : il a été fait sans bruit. » dira le vicaire général à son enterrement. Et le bulletin général « il jouissait de l'estime de la vénération générale pour sa piété, sa prudence, les vertus d'un saint religieux. » Opinion qui n'était pas partagée par le frère qui avait reçu un savon pour avoir préparé deux plats d'omelette un jour de jeûne. L'arrivée du P. Lefevre comme remplaçant, changera agréablement l'ambiance de la communauté. Le jour de sa nomination le journal écrit « Le Père Lefevre (plus mort que vif) veut donner la lecture d'une lettre du TRP qui le confirme comme supérieur de la communauté. Mais il a égaré la lettre. Naturellement nous le croyons sur parole ». Le ton est beaucoup plus fraternel. A la mort de celui-ci, qui passait son temps au confessionnal, le Vicaire Général ira jusqu'à dire que « plusieurs prêtres diocésains lui doivent la persévérance dans leur vocation »

Ainsi donc le premier demi-siècle à Bordeaux montre une communauté solidement établie, à l'aise dans sa mission d'accueillir les Missionnaires partant ou arrivant, très présente aux diocèses par son ministère de la confession (environ 1000 par mois !), apprécié du clergé diocésain pour sa disponibilité au service des chrétiens.

Elle est bien de son époque au niveau politique : se réjouissant à l'annonce « de la victoire des armées du pape sur Garibaldi » en novembre 1867, fustigeant les idéologies nouvelles, attentif à la montée de l'antisémitisme (incendie de la synagogue le 27 juin 1872), victime parfois de l'anticléricalisme ambiant : attaque contre le débordement de la Rue Permentade, (plusieurs fois revenu au cours de ce demi-siècle) arrestation du P. Lossedat comme espion prussien... Le climat délétère et fortement anti-religieux de la fin du 19^e siècle n'épargne pas Bordeaux.

2. LA PROCURE DE BORDEAUX

Avec l'arrivée de Mgr LEROY comme supérieur général, la communauté de Bordeaux va connaître ses heures de gloire. En effet, Le nouveau supérieur général élu en 1896, est un habitué de la communauté, qu'il visitera chaque année. Il va ouvrir à Pierroton, commune de Cestas, une communauté filiale apte à accueillir les missionnaires fatigués et les étudiants malades (principalement des tuberculeux). Le château sera acheté en 96, après une location de 10 années, au nom de la colonie agricole de St Ilan. Le Père KIENTZLER, supérieur de Bordeaux deviendra le premier et unique supérieur de cette maison, qui sera fermé le 1 janvier 1904, suite à la loi sur les congrégations non reconnues. Pendant une dizaine d'année cette communauté, dont la vie sera intimement mêlée à celle de Bordeaux, accueillera jusqu'à 18 membres (chiffres de la mairie de Cestas pour le recensement de 1901). Les rencontres entre les deux communautés sont hebdomadaires, et parfois interrompues brutalement par l'apparition de fumées suspectes du côté du sud-ouest.

Après la fermeture de Pierroton, Mgr Barthet, (*ex-provincial de Chandernagor, qui avait été limogé par le P. Général suite à un rapport pour la participation au chapitre 1875, envoyé en Sierra Leone [tombeau des blancs] et finalement évêque de Sénégal*) qui faisait partie de la communauté, va s'installer à Bordeaux et va se voir confier par le Cal LECOT une véritable place d'évêque auxiliaire du diocèse. Le journal qui s'est fait de nouveau très laconique, ne rapporte plus pour cette période que les passages rapides des missionnaires et les

voyages de Mgr Barthet. En 1910, la Procure devient autonome dans la maison : on sépare enfin les comptes avec la comptabilité de la maison : le P. Didier, ancien économiste devient procureur, et le P. MUCKLER est nommé économiste de la maison.

En novembre 1910, la révolution du Portugal amène un certain nombre de prêtres réfugiés : « le P. LORBER, supérieur, sur l'ordre du Très Révérend Père, se rend au petit séminaire de Saint Pe, pour y négocier l'accueil de nos petits scholastiques portugais » chassé de leur pays.

En décembre 1911, Mgr Lang, évêque SMA arrive très malade. Malgré les soins de 3 docteurs, « Mgr Lang rend sa belle âme à Dieu, *meritis plenus*, à 44 ans. » Le 2 janvier 1912. Suivi le 25 février du décès du P. Vidal, 44 ans, membre de la communauté. Le 31 mars 1914 Mgr Adam, qui est accueilli avec chaleur par Le Cardinal Andrieu, arrive à la communauté. Ils travailleront main dans la main pendant de longues années.

Mais ce qui marquera principalement cette période c'est d'une part **la guerre de 1914-18**, et d'autre part **le naufrage de l'Afrique et ses dix-huit victimes spiritaines**.

Le 1 août 1914, la mobilisation surprend tout le monde, le 2, l'assassinat de Jaurès fait craindre le pire... Dès lors les nouvelles du front aussi contradictoires qu'erronées vont influencer profondément la marche de la maison : même si Bordeaux restera la base arrière, loin des conflits proprement dit. L'installation d'une « ambulance » dans la loge maçonnique de la ville, permettra à de nombreux spiritains blessés d'entrer en contact avec la communauté, tel le Novice Marius BALEZ, blessés dès les premiers mois, et qui pendant toute la guerre, viendra régulièrement à la communauté.

Les retours pour mobilisation se multiplient, les hommes se précipitent à l'église pour les confessions, par ordre de la maison généralice, on ne mange plus qu'une fois de la viande par jour dans la communauté, le gaz le charbon se font rares. Les voyages par mer deviennent dangereux à cause des sous-marins allemands qui veillent à la sortie de la Gironde, et poursuivent parfois les bateaux. Plusieurs fois, au cours de la guerre, les usines de fabrication de munitions à Mérignac explosent faisant de nombreux morts et plongent la ville dans la panique. Mais surtout, plein d'une flamme nationaliste, accueil de confrères blessés ou de passage en uniforme, pour la plupart de fringants officiers plus ou moins décorés.

La vie continue, et n'empêche pas les Bordelais de célébrer de somptueux mariage (dans la chapelle de la communauté) en 1917, ni le SG de circuler. Les voyages en bateau sont souvent retardés pour risque de torpillage : des sous-marins allemands guettent à la sortie de la Gironde. Et enfin, après avoir suivi au jour le jour la progression des alliés sur le front le 11 novembre, on lit : « VICTOIRE. *Deo gratias*. L'armistice a été signé ce matin à 6h00 et officiellement proclamé à Bordeaux vers midi. Cloches, Pavoisement, Chants : c'est le délire. Dans l'après-midi toute la ville est dans la rue. Le « Boche est aplati et tout d'un coup » !!! Cette victoire n'était pas attendue si tôt. A la communauté, on célèbre l'armistice et la Saint Martin, malgré la retraite. »

Et à Noël 1918, le journal écrit : « Le P. SOURDIN, en uniforme, porte le drapeau et se tient devant la balustrade du chœur : tous les fidèles passent et donnent un baiser à la France représentée par ses trois couleurs. Le défilé dure 20 mn. Tous ont tenu à accomplir ce patriotique devoir. »

L'année 1919 marque une reprise de l'activité de la communauté avec le départ progressif de tous les démobilisés. Le 1 mai, grande manifestation socialiste : « Grève générale à Bordeaux. La ville est morte, tout est mort. Elle est belle la fête du travail sous cette vague de paresse ». Et le 14 juillet, « fête nationale dite de la victoire. Toute la ville est en liesse. On court place des quinconces où a lieu la revue des troupes. Le défilé qui a suivi était vraiment magnifique. L'après-midi, le P. LEMIUS et son compagnon viennent nous surprendre et nous trouvent en train de vider une coupe de St Péray en l'honneur de la victoire ».

1920 : le journal écrit

8/1 « A 20h00, Mgr JALABERT arrive pour préparer son départ.

9/1 « Les missionnaires affluent : à midi, nous sommes 11 de plus à table. Après le repas, tous se disposent à partir et le paquebot « Afrique » reçoit nos 18 missionnaires, Mgr JALABERT en tête ; les pères LESELLIER, TESTAUT, MONNIER, SIFFERT, Le LEAL, GUYBENNOT, LERAY, Van DOOREY, BENETEAU, MICHEL, puis les frères Crespin, Antonin, Léger, Marcion, Arsène, Hermas et Chrysostome. Quelle belle phalange ! »

Le 11/1, le vent souffle en tempête. Nous pensons à nos voyageurs. Que N.D. les ait en sa sainte garde !

Le 12 « Quelle tempête durant la nuit ! Et voilà que dans la soirée, la rumeur publique apporte à nos oreilles le bruit d'un naufrage : L'Afrique qui emportait 18 des nôtres aurait fait naufrage à l'embouchure de la Gironde. Pas moyen d'avoir plus de détails et nous sommes très inquiets. Se Pourrait-il ? Non ! Quel terrible cauchemar ! »

Le 13 « La nouvelle du naufrage de l'Afrique se confirme. La compagnie des Chargeurs réunis l'annonce et donne seulement 34 rescapés : matelots et soldats noirs ! Donc nos 18 missionnaires ont péri ! Quel malheur ! Nous en sommes atterrés. Le Père supérieur écrit à Mgr le Roy »

5 jours de funérailles nationales dans notre chapelle, à la cathédrale, en présence de tout le gratin (ministre des transports, Nonce). Le 29, on retrouve le corps du P. Monnier sur les plages de l'Ile d'Yeu.

On défile de façon ininterrompue à la maison de Bordeaux pour les condoléances et les mots de réconfort. Mgr Adam, le P. Supérieur et tous sont fatigués de cet inlassable mouvement dans la maison, alors que le cœur de chacun est triste.

Profond traumatisme de la communauté, climat de découragement qui se traduit particulièrement par l'abandon de l'écriture du journal. Qui perdure jusqu'en 1925.

Il faut l'arrivée du P. Le Berre pour que le rythme de vie ordinaire retrouve une certaine sérénité en 1925.

Le 25 juillet 26, nous apprenons l'élection de Mgr Le Hunsec, Supérieur Général.

1927 : Notre fête ND des Victoires, amène beaucoup d'invités : « A notre table le dîner réunissait quelques prêtres et le vicaire général. « Comme il fallait s'y attendre, la conversation roula sur l'Action Française... et comme certains confrères s'en montraient d'ardents défenseurs, Mr Le V.G. leur dit qu'il n'était plus questions d'opinions personnelles, mais qu'on était en présence d'un fait dont les conséquences s'imposaient inéluctablement. La mise à l'index du journal l'Action Française et la condamnation de l'école ou la quasi école d'Action Française. Donc il fallait être très prudent, son éminence étant mise au courant de tout. Il savait parfaitement que dans telle église on n'avait pas lu sa lettre ce dimanche, ni le dimanche

précédent et (c'était précisément le cas de notre chapelle), que dans telle autre église on l'avait tronquée, dans telle autre on y avait supprimé certain passage, son éminence était extrêmement sévère sur cette question et tel grand séminariste ayant acheté ostensiblement l'Action Française au sortir de la cathédrale s'était vu exclure du gd séminaire par le Cardinal lui-même ». « Cependant chez nous, à l'exception de deux pères, les autres pères continuent à défendre l'Action Française, qu'un confrère reçoit même tous les jours. « C'est pourtant simple : le Pape a parlé, il commande, on obéit ». Cet épisode qui fera classer les Spiritains de Bordeaux très à droite, inaugure une relation avec le clergé diocésain plutôt « Action Catholique » nettement plus fraîche et qui durera des années.

Mars 1927 : Mgr Adam qui depuis deux ans habitait chez des sœurs, nous dit son désir de revenir à la communauté. Puis pour des raisons inconnues, le journal s'arrête pendant deux ans. (Beaucoup de rotation du personnel, à cause de l'Action Française ?) Ce n'est qu'en 1929 qu'il reprend pour décrire les funérailles de Mgr Adam, décédé le 14 janvier 1929. « Ses obsèques, présidées par Mgr Le HUNSEC, Supérieur Général des Spiritains et Mgr ANDRIEU cardinal archevêque de Bordeaux. « Au moment où, sur le parvis de la Place Rohan, le cortège s'ébranlait, ayant à sa tête Mgr Le HUNSEC qui, en habit sacerdotaux, précédait le char funèbre, S.E. le Cardinal-Archevêque, revêtu du grand manteau violet, s'avança les larmes aux yeux et, attirant doucement à lui le cercueil, il y déposa un baiser pieusement attendri ».

Après ce temps de flottement, « Par décision du chapitre en date du 6 février 1930, le RP Supérieur achète un nouveau cahier qui reprendra le journal de la communauté interrompu depuis ? Disons un certain laps de temps. », rien de bien particulier sauf qu'en 1933 « Le 26 juin, le frère portier s'aperçoit que l'argent disparaît de la caisse. « Il s'est donc caché dans le petit réduit et a attendu. Flagrant délit sur l'enfant de chœur : il est italien !!! »

Le 14 février 1935 décès du Cardinal Andrieux meurt, remplacé en novembre par Mgr Feltin « le veuvage avait assez duré ». Mgr Feltin lui succède en fin d'année : son discours inaugural est très apprécié !

Les grèves de 1936 perturbent pas mal les allers et venues des missionnaires, compliquant la tâche du Procureur. 1937 voit la mort du P. ALHEILIG, remplacé début 38, par le « P. PIMOLE, de Monaco, qui arrive à la communauté avec ses deux servantes pour lesquelles deux chambres ont été louées dans la rue Leyteire. ». Au moment des départs les partants sont nombreux et amènent des tonnes de bagages (6 tonnes) : cela fait renâcler le P. FOUASSE, Procureur qui aimerait qu'on ne vienne pas au dernier moment avec de pareille provision : une petite pointe à l'égard des supérieurs de Paris « qui ne se rendent pas compte ». On devrait faire passer une note dans le bulletin de la Congrégation !

Début 39, on lit « Le 12/1, un nouveau contingent de missionnaires s'en va : « le P. FOUASSE a eu fort à faire : il n'avait avec eux que 6200 kg de bagages, une paille ! » Grosse économie, mais aussi grosse fatigue. « On ne viendra plus dire que la maison de Bordeaux est non seulement inutile, mais qu'on n'y fait rien ». En ce début 39, on remarque que le climat avec les prêtres diocésains s'améliore sensiblement.

La déclaration de guerre, et la vie en temps de guerre n'offrent pas comme lors de la guerre de 14, une abondance de détails. Simplement, la libération de Bordeaux le 28 juillet 1944

est relatée avec un certain enthousiasme. On parle des bombardements, mais manifestement, ce n'est pas le souci premier de la communauté qui continue son ministère, presque comme si de rien n'était... L'après-guerre donne lieu une fois encore (il semble que les tensions étaient récurrentes) à un conflit entre la Procure et l'économiste provincial qui supprime un peu rapidement les tickets d'alimentation qui manquent cruellement à Bordeaux « Ce qui nous met dans la gêne, car très souvent le bateau part avec 2 ou 3 jours de retard, et parfois beaucoup plus. »

3. L'INELUCTABLE DECLIN

A partir des années 48-49, Bordeaux va s'estomper dans le paysage spiritain, de plus en plus rapidement : les voyages en bateau vont devenir plus rares, le développement du Port de Marseille plus rapide pour s'embarquer va réduire considérablement le rôle de la Procure, qui d'année en année va se reporter sur la Maison Mère à Paris : à la fin des années 50, les voyages en avion, beaucoup plus rapides, vont petit à petit remplacer les embarquements de passagers. La Procure servira de façon aléatoire pour l'expédition des bagages encombrants, trop lourds pour les avions.

Ce déclin forcé de la communauté dont la principale activité tombait dans la trappe, sera vécu différemment, par les confrères qui se succéderont dans la maison. Elle opérera un véritable repli sur elle-même, qui allait petit à petit l'isoler et de la ville et de la congrégation. Le Concile redonna un semblant de vitalité à la communauté : le passage de nombreux pères du concile africains transitèrent par Bordeaux, y compris même ceux qui privilégiaient le voyage en Avion : Une liaison directe avec Dakar, Abidjan, Libreville fut souvent utilisée par les évêques et les missionnaires.

Le concile fut une étape difficile à passer, et ses conclusions acceptées avec une certaine réticence, à témoin cette scène dans la communauté : « Jeudi 28 avril 1966 « Incident technique pour la récitation du bréviaire aux prières de la communauté : notre texte français n'a pas les parties propres de St Louis Marie Grignon de Montfort. On propose de prendre tout au commun ; cela paraît inadmissible à certains ! On prépare les psaumes et antiennes en français et le propre en latin. Ce mélange paraît peu digeste mais surtout nos deux pères, (possesseurs de bréviaires récents n'ont pas le propre de la congrégation). On propose de faire la traduction des parties propres et de les copier en 8 exemplaires à la machine, mais une traduction non munie de l'imprimatur paraît suspect à priori à certains. Conclusion : pour ne froisser personne, on reprend le bon vieux manuel d'autrefois. » Les changements conciliaires n'ont pas été reçus très positivement dans la communauté.

Cette ambiance perdurera toute la décade suivante, et amènera la Province à faire un « audit » de la maison. Le Père François CREAC'H fut chargé de cette mission, qui eut pour conséquence de tendre davantage les relations entre la maison et Paris. Mais la description du curé de St Pierre, qualifiant la communauté de « forteresse d'intégrisme, trop refermée sur elle-même et qui manque d'ouverture ». C'est vrai que San Damiano, Chabeuil, Padre Pio, (une chorale continue d'animer en latin la messe dominicale) sont les principales références en 72, on déroule la tapis rouge pour le passage de Mgr Lefèvre...

Un certain nombre de plan de relance de la communauté autour de la pastorale des migrants, ne réussirent pas à redonner à la communauté ce souffle missionnaire indispensable à sa survie : Africains, Tamouls, Gens du voyage, Malgaches, en firent le centre de leur rencontre, mais souvent lié à la présence d'une personne, ces ministères disparurent petit à petit du paysage. Le P. Christian DEMARRE fut même exorciste du diocèse, mais en général, les Spiritains devinrent des ombres dans le décor.

Et si, lorsque la décision de fermeture de la maison fut décidée, la rapidité des tractations de la vente (4 mois) pourrait être interprétée comme un signe qu'il était temps de quitter la maison. Il n'y eut plus aucune intervention d'évêques demandant de surseoir.

CONCLUSION

Pourquoi une maison comme Bordeaux, qui a eu une place aussi prépondérante dans le diocèse et dans la ville, a pu disparaître sans faire aucune vague, peut poser une question essentielle sur notre survie spiritaine dans les lieux traditionnels ? Sans vouloir ni juger ni interpréter de manière trop absolue ce fait, on peut quand même reconnaître que quand une communauté se replie trop sur elle-même, quand ses objectifs sont de faire perdurer des manières de faire obsolètes et rétrogrades, qu'elle ne pense plus qu'à « s'installer » de la manière la plus confortable possible, quand sa mission n'est plus en phase avec la société ambiante, mieux vaut plier bagage et commencer autre chose ailleurs. Le passif de la maison ces 40 dernières années pouvait difficilement être gommé, et s'il est bon de garder en mémoire cette expérience de la Procure, on ne peut s'appesantir sur des attaches sentimentales ou affectives. N'est-ce pas finalement le lot de toutes nos réalisations terrestres de disparaître pour laisser la place à des germes nouveaux, avec des nouveaux ouvriers. ?

P. Gabriel Vuittenez CSSp